LA CHATTE

PAR PIERRE L...

—Miaoû, miaoû, miâââ.

—Veux-tu te taire, Nénette! T'es bien pressée, donc.

Quand la fermière de la Cigalerie, Mme Hurevault, entrait dans la cuisine portant le seau de lait mousseux qu'elle venait de traire, la chatte, la belle chatte noire et blanche, s'empressait pour avoir sa part, et elle se démenait, et elle miaulait, et elle se frottait, l'échine arrondie, aux jupes et aux sabots de sa maîtresse, aux pieds de la table, à la baratte posée sur le carreau, à tout...

C'est qu'il était fameux le lait des vaches de la Cigalerie! Les prairies s'étendaient, riches d'herbe, autour des bâtiments, dans le vallon paisible, au pied des collines que couvrait la forêt de l'Argonne... Terres fertiles, bon froment, beau bétail, deux garçons de vingt ans vigoureux et sains: la ferme était prospère. A trois lieues à la ronde on nommait le ménage Hurevault, on l'enviait; les grands géraniums arborescents qui épanouissaient leurs feuilles vertes et leurs fleurs pourpres derrière les vitres de chaque fenêtre de la Cigalerie étaient proprement l'enseigne de la maison du bonheur...

Or, un après-midi d'août 1914, Nénette fut témoin d'événements en vérité bien extraordinaires. Les jours d'avant, on avait rentré les récoltes; hâtivement le fermier et la fermière s'étaient employés à ce travail, seuls, sans l'aide accoutumée de leurs deux fils et du valet, brusquement disparus le dimanche matin. Et voilà que, maintenant, dans le grand chariot amené devant la porte de la maison et tapissé intérieurement de paille, les Hurevault entassaient fiévreusement des malles, des caisses, des ballots, et les deux matelas à carreaux bleus, et l'édredon rouge que la chatte connaissait bien... Déjà les vaches avaient rejoint, en meuglant, un fort troupeau que poussaient sur la route, à coups de bâtons, des hommes qui semblaient venir du village voisin. Bientôt, toujours en grande hâte, les deux chevaux furent attelés... On entendait au loin des coups sourds comme ceux du tonnerre. Pourtant le ciel était bleu et nul vent d'orage ne soufflait... Du seuil du grenier à foin, la chatte vit le fermier fouetter son attelage. Pataud, le chien, s'élança devant. Le chariot démarra en grinçant et roula rapidement vers la route... Mme Hurevault suivait en courant. Sa coiffe était tout de travers... La porte du logis restait ouverte...

Descendue vers l'heure du repas, Nénette trouva une maison lugubre, en deuil, armoires béantes, meubles dérangés, ustensiles épars. Le lendemain matin, silence de mort. Ni le chien, ni les chevaux, ni les vaches, ni les fermiers n'étaient de retour à la Cigalerie... Les coups de tonnerre redoublaient et se rapprochaient.. Le soir, la Cigalerie était occupée par une compagnie d'infanterie allemande, et le pillage commença...

Des jours, puis des mois passèrent. Nénette ne quittait pas la ferme, mais elle se tenait à l'écart, sans frayer avec les intrus.

L'hiver s'acheva... Un matin d'avril, les coups de tonnerre qui avaient précédé le départ des fermiers grondèrent à nouveau, plus proches, plus violents, et jetèrent l'émoi parmi les hôtes de la Cigalerie. Et soudain retentit un fracas effroyable: frappé d'un choc violent, un pignon de la maison s'abattit dans la cour, au milieu d'un nuage de poussière et de fumée. Tout de suite après, un second coup creva le toit, puis d'autres ouvrirent des brèches dans la façade, firent crouler les plafonds, jetèrent bas les étables, le pigeonnier, la bergerie. De l'amas de ruines que fut bientôt la Cigalerie, les soldats allemands qui survivaient s'enfuirent en hurlant...

Les derniers disparaissaient à peine dans les bosquets voisins que, le cyclone destructeur s'étant apaisé, d'autres hommes vinrent en courant prendre possession du lamentable domaine. Vêtus de bleu clair, couleur du ciel, ceux-ci parlaient le langage des anciens maîtres! Aidée par le 75, l'infanterie française avait repris la ferme...

Elle s'y retrancha aussitôt. Ce qui subsistait des murs fut consolidé, aménagé, la cave déblayée. Des sentiers profonds furent creusés à travers le jardin, jusqu'au bois. Poutres, madriers, ais brisés servirent à confectionner des abris, des défenses. Les champs avoisinants se couvrirent de réseaux épais de ronces artificielles... Et là, telle qu'ailleurs, la vie de tranchées commença pour les Français. La Cigalerie était un "secteur du front," un point sur la "ligne de feu"...

C'est la nuit. Deux "poilus" sont en sentinelles avancées, devant le petit poste.

—Hé! vieux, tu dors?

—Non.

—Entends-tu, là, dans le buisson?

—Quoi?... Un Boche?...

—Non. Mais il y a sûrement des chats, des petits. Si on les prenait? Ça nous ferait une société dans la "guitoune," et ils mangeraient les souris qui viennent tout le temps "becqueter" nos musettes et nos sacs.

Ce ne fut pas du premier coup que les poilus réussirent leur capture. Plusieurs nuits, leurs tentatives furent vaines. Les chatons miaulaient. On les voyait parfois faire des bonds fantastiques au clair de lune, parmi les pierres. Il y en avait trois: un tout noir, un tout blanc, un noir et blanc comme la mère. Ils ne se laissaient pas approcher. Mais la ténacité de nos fantassins finit par triompher de cette obstination. Le blanc fut le premier pris; le blanc et noir se rendit peu après, et le tout noir fut amené un matin par Nénette, qu'avait séduite enfin le charme de la vie régulière dans la tranchée abondante en victuailles...

C'est qu'elle avait bien souffert, la pauvre Nénette, depuis le jour où, tâchant de reconnaître sa ferme, après le bombardement et l'incendie, elle n'avait plus posé les pattes que sur des débris informes et brûlants. A moitié folle, l'œil dilaté, le poil hérissé, elle s'était enfuie, au delà des près, jusqu'au petit lavoir juché en travers du rû, et que le cataclysme avait épargné. Là, elle avait vécu, en sauvage, auprès de quelques congénères réfugiés des ruines du village voisin. Les oiseaux des buissons et les mulots des champs étaient leur nourriture. De temps en temps seulement, la nuit, la chatte revenait, comme attirée par un espoir incertain, mais vivace, vers ce qui avait été la ferme heureuse; elle errait, famélique et insaisissable fantôme; elle "revenait"...

Les chatons, apprivoisés par la pâture des soldats, rendirent à Nénette le goût de la domesticité. Elle se réhabitua aux repas à heure fixe. Elle se régala de viande cuite, de "singe," et sa langue rose râpa le fond brillant de multiples boîtes de conserves qu'envoyaient aux "poilus" leurs femmes, leurs mères ou leurs "marraines"... Des mois durant, ce fut, dans la tranchée, presque le bonheur. Pourtant, les poilus remarquèrent que la chatte allait chaque jour, l'air inquiet, les narines basses et frémissantes, explorer, là-haut, l'amas des décombres. Elle flairait les meubles, les poutres émergeant des plâtras, les ustensiles divers à moitié enfouis, semblant chercher, pour s'unir à elle, l'âme éparse, non anéantie, de la maison. Elle ne pouvait se résoudre à voir l'herbe recouvrir à jamais ces pierres. Elle avait, manifestement, foi dans une résurrection. Elle paraissait certaine que cette sinistre floraison de fils de fer barbelés n'encombrerait pas toujours les abords du domaine, et que ces hommes habillés de vêtements couleur du ciel ne vivraient pas toujours dans ces tanières...

De fait, le moment vint où ils en sortirent. Un matin, un signal étant venu, ils se dressèrent, joyeux, magnifiquement enthousiastes. Ils chantaient. Ils coururent dans la plaine, l'arme haute, en avant... Et plus ils ne revinrent en arrière à leurs abris délaissés. L'ennemi fuyait.

Nénette et ses petits, bien grandis et forts à présent, connurent à nouveau la solitude, la pâture incertaine au milieu des ruines silencieuses. Mais pas bien longtemps... Certain soir, le son d'un grelot retentit sur la route, à l'orée du bois, accompagnant un bruit de roues et des pas de cheval. Des aboiements ininterrompus, insatiables, précédèrent—à peine—l'irruption, sur le pavé de la cour, d'un chien: Pataud. La voiture approcha, s'arrêta... Et ce furent des exclamations, des cris...

Le fermier, la fermière sont là, devant ce qui a été la Cigalerie, le berceau de leurs enfants, l'asile, durant vingt ans, de leur bonheur domestique! Il en reste cela. Un tas de pierres. Les arbres du jardin sont hachés par la mitraille, morts, assassinés; les charrues, les moissonneuses, les instruments aratoires achetés à grands frais, gisent partout, brisés, rouillés, à demi enfouis dans la terre lacérée par les obus, défoncée par la pioche de ceux dont la consigne fut si longtemps de "tenir" ici... Les Hurevault restent muets de stupeur devant ce spectacle de désolation. De grosses larmes ruissellent sur les joues pâlies, ridées de la fermière... L'homme serre les poings, farouche, la rage dans le cœur et dans les yeux:

—Allons, dit-il enfin en enfonçant son chapeau sur ses yeux comme pour ne plus rien voir, allons-nous-en, la mère, nous ne pouvons vivre ici! Plus rien à faire de tout ça... Il ne nous reste qu'à partir, à retourner où nous étions, dans l'Yonne, et à nous placer chez les autres!

Mais qu'est-ce qu'on entend juste à ce moment?... Des miaulements joyeux, fous... Nénette paraît... Nénette a reconnu ses maîtres; pour mieux leur souhaiter la bienvenue, elle leur présente sa progéniture...

La fermière est surprise, émue. Elle se penche, caresse la chatte qui évoque tout le bonheur passé, les chatons, symbole d'avenir et de renouveau... La fermière est frappée par cet exemple d'attachement à la demeure. Cette pauvre bête a vécu là, et fait vivre ses petits... Elle a "tenu," elle aussi. Elle donne une leçon d'énergie. Mme Hurevault comprend qu'il est possible encore de faire renaître la vie de ces ruines. Son cœur est changé soudain, alors qu'elle allait se ranger, peut-être, résignée, à l'avis de son mari, et c'est d'une voix ferme qu'elle lui répond:

—Mais non, Hurevault... si tu voulais... on va rester, on peut rebâtir... nos garçons vont rentrer... Et puis... il y a la chatte!...

PIERRE L...

(Tranchées de V..., 1915.)

CUNARD-ANCHOR

Les plus rapides et plus luxueux paquebots du monde entier. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

EN 6 JOURS

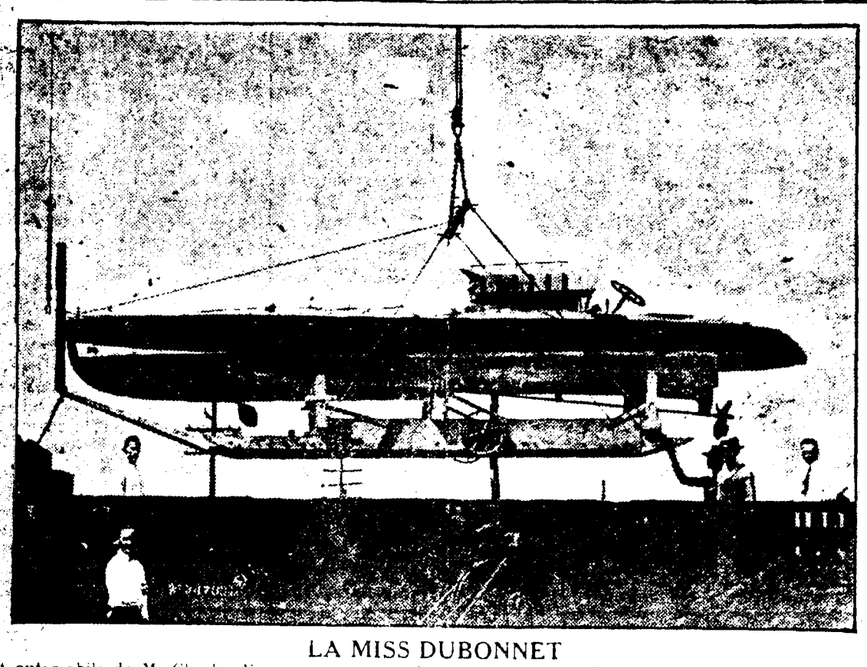
TOUS LES MARDIS

MAURETANIA AQUITANIA BERENGARIA

Ticket, $160. Tax, $8.

Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.

PART POUR LES COURSES A CHICAGO



LA MISS DUBONNET

Le canot automobile de M. Charles Ferran, qui va prendre part aux courses de canots à moteurs qui auront lieu sur le lac Michigan pendant la première semaine du mois d'août. La reproduction photographique montre la "Miss Dubonnet" au moment du chargement sur un wagon de chemin de fer la semaine dernière. La "Miss Dubonnet" est capable de "faire" plus de 70 milles à l'heure.

Je Voudrais Parler au Colonel

—Vous avez fait une demande pour me parler en particulier?

—Oui, mon colonel.

—Vous n'ignorez pas, je pense, que ce genre d'entretien ne doit avoir lieu que pour des cas extrêmement sérieux, surtout dans ces moments-ci, où nous sommes en face de l'ennemi?

—Je ne l'ignore pas, mon colonel.

—La punition est sévère pour qui use de cette voie directe, dans le but de se plaindre sans bonnes raisons.

—Je le sais, mon colonel. Je ne viens me plaindre de personne.

—Alors, vous pouvez parler. Et faites vite... Rappelez-moi votre nom...

—Raquet, de la troisième compagnie, mon colonel.

—Raquet... oui... voilà votre feuille de demande... avis favorable du capitaine: bon soldat. De quoi s'agit-il?

—Ce n'est pas pour moi que je viens, mon colonel...

—Pas pour vous?... Pour qui diable, alors?

—Pour Maillochin, mon camarade..

—Maillochin... Qu'est-ce que cela veut dire?... Il a besoin d'un commissionnaire?

—Il est mort, mon colonel, depuis hier matin, dans l'engagement d'avant-postes auquel a pris part la compagnie et où il était en patrouille.

—Ah! le cas est différent... C'est vrai, je me souviens du nom, dans la liste glorieuse... Ils sont restés vingt-sept... Vous en étiez, vous, mon ami, de cette attaque?

—J'étais de la patrouille, mon colonel, même que je me trouvais à côté de Maillochin, quand il est tombé. Il est tombé en brave, mon colonel, et je tiens à bien vous le faire remarquer.

—Je n'en doute pas. Peut-être souhaiteriez-vous pour votre ami une citation?... Mais ce n'est pas en venant me trouver de la sorte qu'il fallait vous y prendre...

—Non, mon colonel. Si Maillochin est mort bravement, sa mémoire n'a pas besoin de Croix de guerre. L'essentiel est que le fait soit là... Si j'ai demandé à vous parler de la part de mon camarade, c'est pour vous transmettre... sa confession, oui, sa confession, qu'il aurait désiré faire à vous-même directement. Mais il était trop gravement atteint pour être porté jusqu'à vous et vous deviez être certainement très pris. Alors, comme j'étais son compagnon de patrouille, qu'on s'était causé souvent aux heures de cafard, alors, n'est-ce pas? vous comprenez, mon colonel, il m'a choisi...

—Mais l'aumônier, m'a dit le rapport, a pu justement venir au chevet des mourants...

—Oui, mon colonel, il a passé et Maillochin, qui avait toute sa lucidité, lui a dit ce qu'il avait à lui dire. J'ai vu l'aumônier faire le geste qui pardonne. C'est après que mon camarade m'a appelé, pour me dire ces mots qui m'ont bouleversé: "Ma confession n'est pas complète. J'ai encore quelque chose à avouer, que je ne pouvais pas avouer au prêtre. Cela ne le regarde pas et il n'a pas le droit de m'en absoudre. C'est le colonel que je veux..."

"Il répétait cela avec obstination, comme une idée fixe!

"Vous trouver! C'était impossible, à pareille heure, surtout que le malheureux suffoquait, haletait. Je l'avais pansé de mon mieux, mais il ne fallait pas songer à le transporter, même sur mon dos. Les Boches faisaient un tir de barrage. Je m'accroupis auprès de mon pauvre camarade et je risquai:

"—Parle toujours. Je dirai la chose au colonel, de ta part; il comprendra bien. C'est un brave homme.

"Faites excuse, mon colonel, mais je raconte comme ça s'est passé.

"Maillochin, visiblement, agonisait. Je l'entends répéter, défaillant: "Je voudrais me confesser au colonel."

"Alors, vous m'excuserez encore, mon colonel, mais il y avait tellement urgence, avec les vomissements de sang qui commençaient, que j'ai dit au camarade:

"—Si tu as quelque chose à confesser au grand chef, je le remplacerai et le lui rapporterai fidèlement... Trouvez-vous que j'ai mal agi là, mon colonel?

—Non, mon ami, je ne trouve pas. Continuez.

—Alors il m'a dit... Tenez, j'ai même noté aussitôt après sur un papier... Oh! ce n'est guère long, du reste... Il m'a dit... comme s'il parlait à votre personne:

"Mon colonel... je suis un grand coupable... et je m'accuse... oui... je m'accuse.. de tout mon cœur... d'une faute terrible que j'ai commise et qui ne regarde pas l'aumônier... car cette faute je l'ai commise envers vous, ou pour mieux dire envers mon régiment, envers la patrie... Cette faute..."

"Ah! mon colonel, il avait peine à sortir cela, qui l'étouffait. J'ai bien entendu tout de même... J'ai bien entendu tout de même... distinctement... Maillochin a dit: "Ma faute, c'est... un jour, il y a un mois, d'avoir eu peur... devant l'ennemi... oui... peur... affreussement peur... C'était malgré moi... ils tiraient de trop près, mes jambes fléchissaient en allant à l'assaut. Mes yeux se brouillaient... Je me voyais perdu... Je me suis jeté... lâchement, dans un fossé, pendant que les camarades se faisaient tuer, et, à la nuit, dans le désarroi du combat, j'ai rejoint. Personne ne m'a rien dit..."

"Après cet aveu-là, mon colonel, j'ai cru que Maillochin allait passer. Il était plus pâle qu'un mort déjà... Il eut pourtant la force d'ajouter:

"Je jure que j'ai eu regret, bien regret, et aujourd'hui, tu le sais... pour la patrouille où je suis tombé, je me suis offert, en volontaire. Explique bien ça, au colonel, je ne voudrais pas qu'il croie... Mais ça m'étouffait de partir sans m'être confessé... Tu comprends, Raquet... j'ai eu peur... pendant que tu n'avais pas peur, toi, ni les autres..."

"Voilà, c'est tout, mon colonel.

—Et qu'avez-vous répondu à votre ami?

—Dame, il trépassait. J'étais occupé à lui soutenir la tête pour qu'il respirât mieux. Et puis je le poussais un peu derrière une petite butte, à cause des marmites qui tombaient dru. Tout de même, il fallait bien lui faire une réponse. Dame, à votre place, c'était embarrassant. Ma foi, tant pis, je me suis risqué et, comme je l'avais vu tomber en brave, et dans cette patrouille où il pouvait ne pas aller, je lui ai dit, mon colonel, qu'il pouvait demeurer en paix et que je lui pardonnais sa faute.

Le colonel s'était levé, et, tendant sa main à Raquet, lui dit simplement:

—Vous avez bien fait...

A été cité à l'ordre de l'armée, comme tué glorieusement en patrouille volontaire, le soldat de 2e classe Maillochin, ou du moins le véritable intéressé, dont nous avons tenu à changer le nom...

Henry de Forge.

DEVINETTES

Quelle différence y a-t-il entre la lettre i et un clocher?

Réponse.—La lettre i c'est la voyelle, et le clocher c'est là qu'on sonne.

Quel est le père sur lequel on marche souvent?

Réponse.—Le père on-

LE FILM

PAR ANDRÉ DODERET

Arsène Lardenois était né timide et bégayait dès qu'il était ému. Ses parents, chiffonniers, et quelque peu recéleurs, le battaient quand ils étaient dans l'impossibilité de lui donner à manger. Une fois, au retour d'une "expédition" fructueuse, ils l'avaient surpris dans la cour, "étrangement affublé d'oripeaux qui avaient habillé le singe d'une dame créole. L'enfant, debout sur un baquet retourné, donnait la comédie aux vauriens de la rue des Ecossais.

—Arsène est d'une laideur agréable, avait dit le père qui, ce jour-là, était de bonne humeur; il est habitué au jeûne et aux gifles. Il a un défaut de prononciation qui provoque le rire... Peut-être pourrions-nous en faire un clown...

Ces paroles entendues par le jeune Arsène le troublèrent si profondément que, peu de temps après, s'étant introduit par ruse dans un cirque, il crut sentir son cœur battre aux premiers appels de la vocation. Entre deux bégaiements, il en fit l'aveu à son chiffonnier de père qui, après avoir fait semblant de réfléchir, le confia ou le vendit à des bateleurs qui réjouissaient alors la place Maubert. Arsène fut barbouillé de vermillon et grelotta dans un caleçon pailleté. Il commençait à jouer très spirituellement du tambour, lorsqu'un jour de foire à Montmartre, une dame lui trouva quelque ressemblance avec un fils qu'elle venait de perdre. Elle paya fort cher pour le sauver de l'esclavage, s'occupa de son éducation et pour ne pas contrarier les goûts du petit, l'orienta vers le Conservatoire. Son professeur lui démontra qu'il était né tragédien; Arsène, flatté, le crut et, paralysé par le trac, bégaya sept ou huit fois la folie d'Oreste devant un jury en Délire qui l'éconduisait sans pitié.

Sa protectrice mourut, lui laissant quelques milliers de francs; il se maria avec une choriste, fut heureux en ménage mais, fasciné de nouveau par le théâtre, entra "aux Batignolles" où, pendant dix ans, il triompha dans les personnages muets. Toutefois, en vieillissant, son visage prenait du caractère; dans le Réveil de la Momie il eut un certain succès. Il faisait le "personnage principal," n'avait qu'un rugissement à pousser, ce qu'il appelait donner la réplique à Cléopâtre. Il rugit cent fois et l'auteur obtint pour son interprète les palmes académiques. Les cheveux d'Arsène grisonnaient, quand il passait sur les boulevards avec son large feutre, son foulard blanc et son ruban violet, des bourgeois se retournaient en disant: "Ça doit être quelqu'un!" Sa femme qui l'adorait fut jalouse et s'opposa à ce qu'il reparût sur la scène. Une place de souffleur s'offrait dans un bon théâtre; l'argent manquait à la maison; il renonça décidément aux gloires de la rampe, s'humilia, accepta. Du trou poussiéreux où l'émotion ne l'atteignait pas, sa voix montait, retenue, mais claire; et il maudissait l'ironie de son destin, demandant aux auteurs de lui faire un grand rôle avec le personnage de Louis II, dit le Bègue. Le drame ne fut jamais qu'ébauché. Des années passèrent encore, il approchait de la cinquantaine lorsque s'affirma la vogue du "Ciné."

Ce fut pour Arsène Lardenois (au théâtre Adrien Le Mesnil) une chance inespérée d'employer ses moyens incomplets. Il fut tour à tour père noble, Eminence grise, roi en exil, pasteur, apôtre, forçat innocent et bandit héroïque. Il était demeuré agile et ses "morts" étaient fameuses. Du haut d'un rocher, on le vit se précipiter dans la mer; une auto le bousculait et il roulait dans un ravin; des avalanches l'écrasèrent et des maisons incendiées s'écroulèrent sur lui. Ce furent la fortune et la célébrité tardives. Il eut une pelisse de fourrure—le rêve de toute sa vie!—un appartement chauffé par un calorifère et il offrit à sa femme des pendants d'oreilles comme elle en avait désiré vingt ans plus tôt.

Un jour, on lui soumit le scénario d'un "film" qui n'était qu'une invraisemblable succession de tableaux plus horrifiants les uns que les autres. Il s'enthousiasme. Le désert étant le cadre de l'action, il embrassa tendrement sa femme, et partit pour la Tunisie. Mme Arsène Lardenois était loin de se douter qu'elle ne devait plus revoir son mari. Le héros des Hommes sans visage poursuivi par des pirates du désert, devait simuler une mort tragique en tombant dans une citerne ruinée. Le travail du photographe s'achevait dans la plus complète réussite, lorsque le malheureux Lardenois, roulant de pierre en pierre, la tête en bas, le front horriblement fendu, fut environné de serpents, que l'auteur du scénario n'avait pas prévus. L'opérateur eut l'affreux sang-froid de prendre la scène. L'acteur, fou de terreur, vingt fois mordu, expirait deux heures plus tard.

A Paris, l'accident fut mal connu. La veuve, abimée dans sa douleur, ne réclama aucune indemnité, attendit le corps de son mari, qu'elle avait toute sa vie adoré, l'enterra avec une pompe discrète, et vécut plus de six mois dans la solitude, ignorant tout de la vie extérieure, ne sortant qu'une fois par semaine pour se rendre au cimetière.

Au cours d'une de ces tristes sorties, elle remarqua d'immenses affiches proclamant le succès inouï des Hommes sans visage, et où s'étalait, plus grand que nature, le portrait de son mari. Il lui vint la douloureuse tentation d'aller le soir même au cinéma. Elle arriva trop tôt. L'attente l'énerva, et, quand l'écran s'éclaira, elle crut défaillir et ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, celui qu'elle avait tant aimé était devant elle, vivant, hardi, agile et fort. Elle était surprise de ne pas souffrir, se laissant prendre à l'illusion, pleurant avec ceux qui, à ses côtés, contenaient mal leur émotion. On applaudissait; des enfants avaient peur. Quand la scène de la citerne fut annoncée, un frisson parcourut les fauteuils; quand les serpents entourèrent le héros, un silence de mort emplit la salle obscure; les reptiles attaquaient l'auteur au cou, mordaient ses mains, s'enroulaient autour de ses jambes. Jamais l'effroi n'avait pareillement décomposé un visage humain; des femmes détournaient la tête pour se soustraire au spectacle. Enfin, le mot "Bonsoir" parut sur l'écran. Il y eut des bravos et des protsetations contre la brièveté du spectacle. On se levait et dans la lumière, on s'efforçait de rire pour montrer qu'après tout on n'avait pas été dupe de la fiction.

La veuve parvenait à se mouvoir, quand elle entendit un gamin, derrière elle, déclarer à haute voix:

—Tout de même, ces machines-là sont joliment bien truquées!

"Truquées!" le mot déchira la malheureuse; on croyait truquée cette mort, ce "clou" qui avait coûte la vie à l'artiste enfin applaudi! Elle tourna vers le gamin des regards suppliants. Il lui éclata de rire au nez, et, poussant le coude d'un camarade, il ajouta, montrant la veuve:

—Une bonne tête qui croit encore que c'est arrivé!

ECHOS

La police a arrêté six employés de l'Institut d'anatomie de l'Université de Budapest qui faisaient un étrange commerce. Ils vendaient des portions de cadavres ou plutôt les revendaient après les avoir reçues en colis postaux des hôpitaux de Paris, de Berlin, de Dresde et de Munich...

L'enquête, qui n'est pas encore close, a déjà révélé que plus de cent cadavres dépecés furent ainsi répartis, à l'abonnement, pour servir aux études scientifiques. Un corps revenait finalement à 50,000 ou 60,000 couronnes hongroises.

Mais le piquant de l'histoire, ce n'est point cet étrange commerce, mais que quatre de ces trafiquants de chair morte furent remis en liberté provisoire pour ne pas troubler le fonctionnement de l'Institut d'anatomie de Budapest...

Deux histoires de médecins.

De docteur X..., un chirurgien de talent, mais très rude et très brutal, fit, certain jour, à un de nos confrères une opération longue et douloureuse.

—Vous devez, lui dit-il, en essuyant ses instruments, me prendre pour un boucher.

—Oh!... non pas!... gémit le patient, les bouchers sont moins cruels: ils tuent avant d'écorcher.

Gérard de Nerval avait été enfermé dans la maison de santé du docteur Blanche, dès qu'il avait à peine manifesté quelques symptômes d'étrangeté. Quand ses amis lui demandaient:

—Mais, enfin, qu'avez-vous eu?

—Une fièvre chaude compliquée de médecins, répondait-il d'un air résigné.

NECROLOGIE

COLOMB—Mme Veuve H. Colomb, née Louise Reaud, est morte vendredi, le 28 juillet 1922, à l'âge de 59 ans et 7 mois.

COSSE—Mlle Bernadette Cosse, fille de John C. Cosse, Jr., et Alice B. Lagarde, est morte vendredi, le 28 juillet 1922, à l'âge de 15 ans et 11 mois.

DUCEUNG—Mme Veuve Jean Duceung, née Jeanne Lozer, est morte dimanche, 30 juillet 1922, à l'âge de 80 ans et 6 mois. Elle était native de La Bastide, France.

FEUTTERER—Mme Louise J. Trecourt, épouse de John B. Feutterer, est morte dimanche, 30 juillet 1922, à l'âge de 74 ans et 7 mois. Elle était native de France.

PLASSAN—M. Henry Plassan, époux de Marie Willoz, est mort dimanche, 30 juillet 1922, à l'âge de 58 ans. Il était natif de Bordeaux, France.

SONIAT DU FOSSAT—Mme Alfred J. Soniat Du Fossat, Jr., née Lillian Commagère, est morte samedi, 29 juillet 1922, à l'âge de 26 ans et 3 mois.

SAULET—Mme Veuve Alfred Saulet, née Aline Norès, est morte vendredi, 28 juillet 1922, à l'âge de 69 ans et 9 mois.

WEIS—Mme Veuve Simon Weis, née Babette Moog, est morte vendredi, le 28 juillet 1922, à l'âge de 81 ans. Elle était native de l'Alsace-Lorraine.

FAITS DIVERS

La date du 28 juin, on l'a rappelé dans le temps, marque l'anniversaire de la signature du traité de Versailles. Mais elle marque aussi, cette date, un autre anniversaire—tragique celui-là—l'anniversaire de la mort, à Serajevo, en 1914, de l'archiduc François-Joseph, crime qui servit de prétexte aux puissances de l'Europe centrale pour déchaîner la guerre.

C'est encore un 28 juin, il y a 500 ans, qu'eut lieu la bataille de Kossevo après laquelle la Serbie devint vassale de Sultan.

Signor Luigi de Facta, ancien premier ministre italien, a réussi à former un nouveau cabinet à Rome. Carlos Schanzer, ministre des affaires étrangères, occupera la même position dans le nouveau cabinet.

Le ministère de la marine française déclare que la loi des huit heures de travail étrangle la marine marchande française.

Une note remise par le gouvernement grec aux alliés au sujet des intentions de la Grèce en Asie-Mineure déclare que l'occupation de Constantinople est le seul moyen d'amener la paix et que la Grèce a pris ses dispositions dans ce but. Les puissances alliées ont assuré le gouvernement turc que Constantinople n'a rien à craindre d'une attaque grecque et que toutes les dispositions ont été prises pour sa défense.

CENT AMERICAINES AMIES DE LA FRANCE

New-York.—Une délégation de cent femmes représentant cinquante villes américaines veut favoriser une meilleure entente entre la France et les Etats-Unis. Cette délégation fera un tour de France et elle porte ce nom: "Délégation américaine du bon vouloir à l'égard de la France." Les déléguées ont quitté New-York.

PEINES TERRIBLES ET SI FAIBLE

Une Dame de la Caroline du Nord dit que ses Souffrances ont été Soulagées par l'aide du Cardui—Maintenant pleine de Santé

Fletcher, N. C.—"J'étais très irrégulière et souffrait tant chaque mois de terribles douleurs," écrit Mme Lizzie Moore, de la Route No. 1, de cette place, "que j'en prenais le lit. Ces douleurs m'affaiblissaient tant que je ne pouvais rester debout. Mes genoux étaient faibles et tremblaient.

"Mes reins semblaient se briser et des misérables maux de tête.

"Quelquefois j'allais de six semaines à trois mois sans... Je souffrais tout de même tout ce temps.

"Je savais que j'avais besoin d'une bonne médecine. J'essayais des thés et n'étais pas soulagée.

"Une dame de mes amies me parla de Cardui. Je commençai à m'en servir. Au bout de trois mois je devint plus régulière et était mieux. Je continuai à m'en servir pour quelque temps.

"Je crois que je serais restée malade si je ne m'étais pas servie de Cardui. Au fait, je crois qu'il a sauvé ma vie. Je suis maintenant pleine de santé, avec des bonnes couleurs, et une toute autre personne.

"Je suis heureuse de pouvoir recommander le Cardui, car il me guérit, et je désire faire connaître aux autres la valeur de ce remède pour les femmes faibles."

Cardui a secouru des milliers de femmes souffrantes. De chaque Etat et de beaucoup de pays étrangers des femmes écrivent des louanges enthousiastiques de Cardui. Tous les pharmaciens vendent le Cardui, pour les femmes. Adv.

Pharmacies Francaises

Martial B. Casteix, Proprietaire

Ordonnances de medecins soigneusement composees

4 Grandes pharmacies

Aux coins des rues

Bourbon et Conti
Téléphone Main 9408

Champs-Elysées et Claiborne
Téléphone Hemlock 9252

Magazine et Thalia
Téléphone Jackson 9151

Champs-Elysées et N. Rampart
Téléphone Hemlock 9340